

Jean LORRAIN

TRÈS RUSSE

Roman

Suivi de son adaptation théâtrale
par Oscar MÉTÉNIER

Édition établie, présentée et annotée
par Noëlle BENHAMOU



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2022

www.honorechampion.com

PRÉSENTATION

TRÈS RUSSE : DU ROMAN À LA PIÈCE

Deuxième roman de Jean Lorrain publié en 1886, *Très Russe*¹ est surtout connu pour le portrait-charge de Maupassant, la querelle qui s'ensuivit et le duel avec l'auteur de *Bel-Ami* évité *in extremis*. Comme celle des *Lepillier*², l'action se déroule sur la côte normande, notamment à Fécamp. Mauriat et Beaufrilan se disputent les faveurs de M^{me} Livitinof qui occupe la villa mauresque à Yport. On sait moins que *Très Russe* fut l'objet d'une adaptation scénique. Jean Lorrain et Oscar Méténier, amis depuis 1883, tirèrent du récit une pièce représentée le 3 mai 1893 au Théâtre d'Application et publiée la même année chez Charpentier et Fasquelle³. Méténier⁴, chien de commissaire, avait publié plusieurs romans chez Kistemaeckers – *La Chair* (1885), *Madame La Boule* (1889) et *Zézette, mœurs foraines* (1891). Il était aussi très actif au théâtre où il donna *En famille* (1887), une « tranche de vie », et surtout des adaptations de romans naturalistes de Paul Alexis et des Goncourt. Après avoir rappelé les caractéristiques du roman, on étudiera les choix et changements opérés sur la narration originelle, sur les personnages et les lieux afin de dégager la spécificité de l'œuvre théâtrale. Nous verrons enfin combien les importants bouleversements de l'intrigue, resserrée autour de M^{me} Livitinof et qui s'achève dans le sang, sont au service d'un drame fin de siècle plutôt éloigné de l'œuvre romanesque, réécriture du *Misanthrope*.

¹ *Très Russe*, Paris, Giraud, 1886 [roman].

² Premier roman de Jean Lorrain, *Les Lepillier* (1885) scandalisa Fécamp, sa ville natale, qui en était le décor.

³ Oscar Méténier et Jean Lorrain, *Très Russe*, pièce en trois actes, représentée pour la première fois au Théâtre d'Application (la Bodinière), le mercredi 3 mai 1893 [pièce].

⁴ Sur Méténier, lire la fiche que René-Pierre Colin lui consacre dans *Zola, renégats et alliés. La République naturaliste*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1988, p. 349-351.

UN ROMAN DÉRANGEANT

Jean Lorrain place l'intrigue de son deuxième roman sous le double patronage de Flaubert et d'Élémir Bourges. Une citation tirée de *La Tentation de Saint Antoine* : « Avance tes lèvres. Mes baisers ont le goût d'un fruit qui se fondrait dans ton cœur. »⁵, annonce le thème de l'œuvre : une femme fatale et un amour tentateur. La dédicace à Bourges et la mention du *Crépuscule des Dieux*, paru chez Giraud en 1884, confirment cette impression. Lorrain y évoque la Belcredi, cantatrice et maîtresse de Charles d'Este puis de son fils Otto, dont M^{me} Livitinof serait une pâle copie : « cette Belcredi au petit pied »⁶. Il faut bien sûr faire la part d'admiration et de convention contenue dans cet envoi. Cependant, *Très Russe* se place d'emblée à la croisée du roman réaliste, du roman décadent et de la forme privilégiée par Flaubert dans sa *Tentation* : le dialogue. L'écrivain employait pourtant le mot « nouvelle » et non roman pour désigner son œuvre. En janvier 1886, il écrit à son éditeur Giraud : « Vous avez l'air étonné de la brièveté de *Très Russe*, je vous ai toujours dit que c'était une grosse nouvelle et même plus importante que *Les Lepillier* »⁷.

Très Russe est en effet une œuvre assez mince, si l'on excepte les trois récits qui la suivent : « Holly Rodays », courtisane arrivée nostalgique des émois de sa jeunesse avec un palefrenier normand moustachu ; « À la mer », qui narre les émois d'un jeune homme auprès de Zara Maucrine, actrice en villégiature à Dieppe ; et « Esthéticité », nouvelle par lettres sous-titrée « scènes de la vie anglaise ». Le récit *Très Russe* qui donne son nom au volume est composé de trois parties, elles-mêmes subdivisées en plusieurs épisodes. Il est pris en charge, à la première personne, par le peintre Jacques Harel, qui évoque les amours contrariées et compliquées de M^{me} Livitinof, femme entourée de soupirants et nimbée de mystères. L'intrigue se situe « en août 1885 »⁸ à Fécamp. Le lecteur fait la connaissance de M^{me} Livitinof en même temps que le narrateur qui lui est présenté par Mauriat près du casino de Fécamp. Après des descriptions du littoral normand et un portrait

⁵ *Très Russe* [roman], p. 31.

⁶ *Ibid.*, p. 33.

⁷ Lettre de Jean Lorrain à É. Giraud, datée du dimanche 24 janvier 1886. Citée par Thibaut d'Anthonay dans *Jean Lorrain, miroir de la Belle Époque*, Paris, Fayard, 2005, p. 267.

⁸ *Très Russe* [roman], p. 46.

physique de l'héroïne, M. de Morgan résume à Jacques le passé douteux de celle qui occupe la villa mauresque et qui s'est appelée Lady Sore. Il lui apprend l'attachement de Mauriat pour Sonia qui se donna à lui une seule nuit à Florence deux ans plus tôt. M^{me} Livitinof donne son congé à Mauriat qui tentait de lui prouver la sincérité et l'intensité de ses sentiments espérant obtenir à nouveau ses faveurs. Dans la seconde partie, trois jours plus tard, Mauriat demande à son ami Jacques de l'aider à lutter contre Jean de Beaufrilan, homme infatué, son rival auprès de Sonia. Après des portraits d'invités, Harel découvre que Sonia n'est pas amoureuse de Beaufrilan mais de l'amour. Celle-ci veut visiter la tour des Hogues, autour de laquelle flotte une légende. La rivalité Mauriat/Beaufrilan se réveille. La troisième partie s'ouvre sur l'arrivée de Mauriat dans l'atelier de Jacques. Allain a en effet vu Sonia remettre ses clés à Beaufrilan. Il escalade le balcon de la villa et menace M^{me} Livitinof d'un revolver. La jeune femme lui explique que Nitika, sa servante, prendra sa place auprès de Beaufrilan. Mauriat et Sonia s'aiment au clair de lune. L'écrivain se demande si c'était vraiment Sonia dans ses bras à Florence et si elle l'a jamais aimé⁹ !

Il ne faudrait pas classer trop hâtivement *Très Russe* dans la catégorie des romans sentimentaux. Certes, l'intrigue repose sur les vicissitudes amoureuses d'Allain Mauriat et les ravages causés par Sonia Livitinof sur la gent masculine. L'héroïne de Lorrain a le profil des personnages de demi-mondaines des œuvres réalistes-naturalistes, des romans de mœurs de l'époque. Le lecteur découvre, avec Jacques Harel qui mène sa petite enquête, le passé douteux de M^{me} Livitinof. Olivier de Morgan explique au peintre l'origine de Sonia :

Lady Sore, aujourd'hui M^{me} Livitinof (ce qui est à prouver), il y a douze ans M^{lle} de Gouttief, tout ce qu'il y a de plus russe et très, très, très jolie ; à seize ans déjà très en vedette dans le monde où l'on pose, où l'on cite et où l'on s'amuse, proménée, exhibée et archimontrée [...] par sa mère, encore très belle, la comtesse de Gouttief¹⁰.

Mariée deux fois, à William Wilhelmsen, gros commerçant anglais qui, devenu failli, se suicide, puis au sénescient lord Hildeby, marquis de Sore qui meurt d'épuisement, la belle Russe, veuve à vingt-huit ans, et

⁹ La description de la servante préparait la substitution : « Une robe claire traversait l'antichambre ; à la couleur rousse des cheveux et à la sveltesse de la taille, j'avais cru reconnaître Madame Livitinof : ce n'était que sa femme de chambre. », *ibid.*, p. 75.

¹⁰ *Ibid.*, p. 44.

qui «a un peu de tout dans son passé: de la boue, de l'or et du sang» est «une de ces grandes courtisanes cosmopolites»¹¹. À la fois mante religieuse et chaste, Sonia s'amuse à tourmenter ses prétendants sans se donner à eux. Elle incarne la dévoreuse d'hommes au sourire carnassier, «un mauvais sourire, un sourire inquiétant de Joconde.»¹²

Lorrain entoure son héroïne de références littéraires qui la distinguent également des autres figures de courtisanes et de déclassées qui fleurissent dans les fictions contemporaines. Si M^{me} Livitinof est la réincarnation de Marguerite de Bourgogne et de Cléopâtre, le style de l'écrivain lui prête les attributs de toutes les femmes fatales et des amoureuses vénéneuses de la littérature. Les textes insérés – chansons, poèmes, légendes – renvoient en abyme à la belle Sonia, que ses prétendants transforment en personnage fictif. Véritable Sphinge, usurpatrice d'identité – elle n'est pas officiellement M^{me} Livitinof –, Lady Sore – nom révélateur: *sore* signifiant plaie ou douloureux en anglais – a le don de changer le quotidien en fiction romanesque par sa seule présence. Harel explique son nom d'une autre façon :

Lady Sore! sur quelles lèvres avais-je déjà entendu ce nom de Lady Sore? triste et définitif dans sa terminaison vague comme le Never More d'Edgard Poë. Lady Sore? Never More! Jamais plus...¹³

L'homophonie entre *sore* et *sort* doit également frapper le lecteur. Sonia est celle qui tient le destin de ses amants entre ses mains. Un peu magicienne, inspiratrice – Mauriat compose des sonnets à sa gloire et à sa beauté –, elle se met en scène. Nouvelle Juliette, elle observe le clair de lune et voit Mauriat gravir le balcon de sa demeure pour ses beaux yeux.

Jean Lorrain crée ainsi le roman qu'ambitionnait de réussir Élémir Bourges: une œuvre où sont réunis Shakespeare et la musique, à défaut de Wagner. M^{me} Livitinof cristallise ces intertextes. Harel dit ainsi à Mauriat :

Quelle comédie! on dirait une parodie de Shakespeare; *la Forêt des Ardennes*, le décor y est presque, *as you like, much about for nothing*, beaucoup de bruit pour rien ou comme il vous plaira.

¹¹ *Très Russe* [pièce], p. 207.

¹² *Très Russe* [roman], p. 66.

¹³ *Ibid.*, p. 49.

— Non, comme il se pourra, me répondit Mauriat, et nous partîmes tous les deux pour Yport¹⁴.

La musique est également omniprésente dans l'œuvre. Allain Mauriat chante des airs de la *Damnation de Faust* de Berlioz, emporté par l'amour qu'il éprouve pour son hôtesse, accompagnatrice au piano, Locuste plutôt que Marguerite :

C'était la voix de Mauriat, qui chantait furieusement, comme en rage, cette railleuse et divine sérénade de *la Damnation* ; [...] la voix de Mauriat, une voix chaude et emportée que je ne lui connaissais pas, reprenait le refrain :

Ma petite Louison, que fais-tu, que fais-tu ?

— Il devient musicien, voilà qui est grave, pensai-je en moi-même¹⁵.

L'histoire de M^{me} Livitinof est surtout représentée au cœur de l'œuvre par la légende de la tour des Hogues que Sonia veut absolument visiter.

— Certainement que j'avais des projets ! Je comptais sur vous trois pour me conduire visiter la tour des Hogues, par les bois, à pied. [...]

— Oui c'est le roman à faire, disait lentement M^{me} Livitinof.

Nous nous regardâmes tous trois avec stupeur : les yeux fixés sur nous avec une étrange insistance, la bouche sensuelle, un peu féroce, Madame Livitinof avait pensé tout haut¹⁶.

La belle Sonia est désignée comme celle qui tue ses amants, cette légende locale rappelant l'épisode de la tour de Nesle que Dumas avait porté au théâtre¹⁷. M^{me} Livitinof, héroïne décadente, pour une œuvre décadente.

Mais *Très Russe* peut être considéré comme un roman à clés. Œuvre plus déroutante encore que *Les Lepillier*, elle contient en effet des allusions transparentes à des personnalités contemporaines appartenant aux cercles normands mais aussi, plus largement, à la société parisienne. Tandis que le héros du roman, Allain Mauriat, est une

¹⁴ *Ibid.*, p. 75.

¹⁵ *Ibid.*, p. 53-54.

¹⁶ *Ibid.*, p. 101-103.

¹⁷ *La Tour de Nesle* (1832), drame en cinq actes et neuf tableaux représenté pour la première fois à la Porte-Saint-Martin le 29 mai 1832. À noter que le directeur de ce théâtre se nommait Harel...

projection de Jean Lorrain, M^{me} Livitinof, aventurière calculatrice habitant la villa mauresque, ressemble beaucoup à la comtesse Emmanuela Potocka qui manipulait ses soupirants à la manière de l'héroïne. Dans le club des Macchabées, fondé par la belle Italienne mariée à un noble polonais, figurait Guy de Maupassant qui apparaît dans le roman sous les traits de Jean de Beaufrilan, écrivain pédant et prétentieux. La caricature de l'auteur rouennais à succès en Dom Juan dans la deuxième partie du récit faillit avoir de graves conséquences pour Lorrain.

[...] ses biceps travaillés aux haltères trois heures par jour pour épater les femmes; [...] ses chapeaux à coiffe de satin ciel blasonnée à ses armes, crest, casque et tortil, le chapeau sous le bras pour faire voir sa coiffe!... [...] ce drôle est un fat, et, qui pis est, un malin, un véritable homme de lettres, lui, par lui-même estampillé pour Paris, la province et l'étranger, Yankee et Juif à la fois, qui fait de tout argent et réclame [...]; c'est l'étalon modèle, littéraire et plastique du grand haras Flaubert, Zola et C^{ie}, vainqueur à toutes les courses de Cythère, primé jusqu'à Lesbos, couru et hors concours¹⁸.

Afin d'éviter le duel, Lorrain fut contraint de s'excuser par écrit. Cette humiliation est sans doute à l'origine de la rancune tenace que Jean Lorrain conserva à l'égard de son compatriote.

Au-delà de l'attaque contre Maupassant, somme toute anecdotique, *Très Russe* contient une vraie charge critique à l'encontre de la société fécampoise et des estivants parisiens. Le roman propose une galerie de portraits satiriques. Nul n'est épargné : le patron de l'auberge où Harel se rend pour écrire une lettre à Mauriat et le garçon chargé de la porter parlent le patois normand. L'hypocrisie provinciale est montrée du doigt au sujet des amours passées et éphémères de Mauriat avec M^{me} Pingard. À vingt ans, le poète eut une passade avec la femme d'un marchand de vin du double de son âge. Cette anecdote, dont Beaufrilan et Sonia se serviront pour vexer Mauriat, est l'occasion de dénoncer l'étroitesse d'esprit des bourgeois et de souligner la force malfaisante de l'opinion publique :

Cette déplorable aventure, le bruit qu'elle avait soulevé dans le pays, les critiques sournoises, les continuelles allusions, les sous-entendus et toutes les menues trahisons journalières dont la province assassine,

¹⁸ *Ibid.*, p. 73-74.

comme autant de coups d'épingle, quiconque a osé préoccuper violemment son opinion, avaient, en l'exaspérant, achevé de brouiller Mauriat avec la moitié de la ville assez mal disposée, d'ailleurs, en faveur d'un homme qui se permettait de faire de la littérature au lieu de continuer le commerce¹⁹.

Ce coup de griffe de Lorrain contre la Province a bien sûr une origine autobiographique. La Normandie a rejeté l'auteur des *Lépillier* qui se venge dans ses premières œuvres. L'étroitesse d'esprit des estivants est également fustigée. Olivier de Morgan colporte des ragots sur les familles installées sur la côte. C'est vers lui qu'Harel se tourne pour avoir des détails sur M^{me} Livitinof. Il se fait un plaisir de lui raconter avec précision la vie amoureuse de la jeune femme. Auparavant, Lorrain a pris soin de décrire le persifleur car, ironie du sort, Morgan lui-même est dans une situation personnelle délicate :

Olivier de Morgan n'était pas marié, mais il avait, d'une danseuse connue jadis à l'Opéra, trois enfants, qu'il adorait. Cet élégant se trouvait être un père ; il avait retiré la mère du corps de ballet, lui avait fait une situation de femme d'agent de change, et, trois mois par an, il venait vivre avec elle la vie patriarcale et tranquille au bord de la mer²⁰.

Par intérêt, les autochtones bien pensants ne condamnent pas le couple illégitime et vont même jusqu'à le saluer : « [...] la dépense de la villa étant forte, les fournisseurs de la ville disaient, gros comme le bras, Monsieur et "Madame Morgan" »²¹. La charge de Lorrain se trouve également dans les portraits où son art excelle. Ainsi Harel croque-t-il M. Pingard :

La vision de ce gros petit homme à la trogne rouge et suante, à la mâchoire de bull-dog, à la bonhomie commerçante et familière, la poignée de main pleine d'offres de service, tout cet ensemble vulgaire, mercantile et bas de *margoulin* et de maquignon venait de me sauter aux yeux²².

Le peintre trempe son pinceau dans le vitriol, notamment lors de la journée passée chez M^{me} Livitinof qui reçoit beaucoup d'invités. Le

¹⁹ *Ibid.*, p. 94.

²⁰ *Ibid.*, p. 41.

²¹ *Ibid.*, p. 42.

²² *Ibid.*, p. 94.

couple Alexander, composé d'une ancienne comtesse polonaise et d'un poète anglais aveugle, n'est pas épargné. Tandis que, pour Harel, M^{me} Alexander est « la fée Carabosse elle-même »²³, c'est Beaufrilan qui donne le coup de grâce au vieux ménage, ces Philémon et Baucis, « une rouée et un niais »²⁴, une ancienne coquette et un Milton d'opérette, ensemble par intérêt. Roman de mœurs, décadent, réaliste, satirique ? Méténier puise ainsi dans la richesse formelle et esthétique de l'œuvre pour en tirer une pièce de théâtre.

DU ROMAN À LA SCÈNE

Jean Lorrain, attiré par le théâtre, accepte qu'Oscar Méténier adapte *Très Russe* à la scène. Celui-ci n'en était pas à son coup d'essai. En 1890, il avait collaboré avec Paul Alexis à la transposition de *Monsieur Betsy* et des *Frères Zemganno*. Sa pièce naturaliste *En famille* (1887) peut être considérée comme précurseur de celles du Grand-Guignol qu'il fondera en 1897. Toute adaptation d'un roman au théâtre entraîne modifications, suppressions et ajouts. *Très Russe* ne fait pas exception. La pièce, qui ne porte aucune mention de genre, est constituée de trois actes et de vingt-quatre scènes, sans pour autant suivre la structure tripartite du roman. Les unités de lieu et de temps ne sont pas respectées : le premier acte se déroule à Florence, et les suivants en Normandie. Méténier a choisi de créer son premier acte à partir des révélations que fait Morgan à Harel sur le passé italien de M^{me} Livitinof et sa relation avec Mauriat. Le spectateur est ainsi plongé dans le quotidien de Lady Sore et découvre le décor de son palais florentin :

Une salle Renaissance de palais italien converti en salon moderne ; deux portes, une au fond donnant sur le vestibule, une à droite dans les appartements de Lady Sore.

*Des fleurs ; sur une grande table des paperasses et des enveloppes de factures ; dans les coins, des malles dissimulées sous des brocards et des étoffes anciennes ; aspect de campement, désordre. Au lever du rideau, Lady Sore, en peignoir, est assise près de la table, sur un pouff, dans une pose de lassitude abandonnée ; de l'autre côté de la table, Marpha étudie sa main, tendue au-dessus des paperasses amoncelées*²⁵.

²³ *Ibid.*, p. 80.

²⁴ *Ibid.*, p. 88.

²⁵ *Très Russe* [pièce], p. 77.

Cette scène d'exposition classique est constituée d'un dialogue entre Sonia et Marpha, c'est-à-dire entre la maîtresse et sa domestique. Nous comprenons les difficultés financières de l'héroïne qui, pour subvenir à ses besoins, ne se résigne pas à épouser l'un des vieillards qui la courtisent.

Les actes II et III se déroulent dans chacun des lieux de vie des héros : l'atelier-hall de Mauriat et le salon mauresque de la villa d'Yport, reconstitués d'après les descriptions du roman :

Atelier-hall élégant à la mer. Au fond, grande baie donnant sur le large – porte à droite de la baie... À gauche, porte donnant dans les appartements, bibelots anciens, crédences sculptées, vieux cuivres et vieux étains, statuettes pchychimes, cartel Louis XIV, étoffes anciennes, aspect raffiné et bizarre²⁶.

Les décors des deux premiers actes sont des espaces clos, tandis que celui du troisième, ouvert, suggère le clair de lune et le balcon au fond de la pièce.

Salon mauresque. Une véranda, dont tout le fond est à jour, s'ouvre sur toute sa longueur sur une terrasse à balustres ; terrasse et véranda donnent sur une vallée et sur des bois, nuit d'été. Au commencement de l'acte, le fond reste sombre ; vers la fin, la lune se lève, illumine et dessine l'horizon où se silhouette une vieille tour. À la cantonade, musique de danse durant tout l'acte, avec des reprises²⁷.

Le mobilier chargé et ancien et le caractère statique de la pièce apportent une atmosphère étouffante et étrange. En effet, les déplacements des personnages correspondent simplement aux entrées et sorties du plateau qui marquent traditionnellement le changement de scène. Les monologues à proprement parler sont rares : Marpha se livre acte I, scène 5 à un bref soliloque avant la venue de Mauriat. L'essentiel des échanges se fait sous forme de dialogues à deux ou trois.

L'adaptation réduit considérablement le nombre de personnages du roman, simples figurants ou personnages secondaires afin de resserrer l'intrigue autour de M^{me} Livitinof. Parmi les onze rôles de la distribution, le spectateur qui a lu le roman reconnaît Sonia, qui ouvre et ferme le premier acte, passe au deuxième et reste sur scène au troisième acte ;

²⁶ *Ibid.*, p. 195.

²⁷ *Ibid.*, p. 219.

Allain Mauriat, amant enflammé de Lady Sore, qui apparaît tardivement à la scène 6 de l'Acte I mais dont la présence scénique écrasante confirme son statut de protagoniste ; Harel, confident et alter ego raisonnable de Mauriat, sur scène aux deuxième et troisième actes lors de dialogues avec son ami ; Henri de Morgan et sa femme, utilités de l'acte II. Olivier de Morgan, le couple Alexander, M^{lle} Asipof, leur dame de compagnie, le majordome Svrigdanof sont supprimés, de même que l'aubergiste et l'enfant qui portait la lettre d'Harel. En revanche, le marquis de Gordes, dont le nom était seulement cité dans le roman par Olivier de Morgan²⁸, acquiert un rôle essentiel dans l'acte I où il figure l'un des vieux protecteurs de Lady Sore. Il disparaît de la pièce après la scène 5, tout comme le prince Peppino, autre soupirant de Sonia, créé de toute pièce pour la scène.

Les autres noms de la liste – De Bois-Redon, Marpha, Rosalie et Petchorine – se substituent à ceux du roman avec ou sans transformation du personnage d'origine. Le romancier Jean de Beaufrilan devient ainsi Frédéric de Bois-Redon, comte et lieutenant de dragons. Rappelons que la pièce est créée en mai 1893 alors que Maupassant interné à Passy est sur le point d'entrer en agonie. Le nom de Beaufrilan, connu du Tout-Paris comme désignant l'auteur de *Bel-Ami*, était trop transparent sans doute et aurait pu nuire à la pièce. Par ailleurs, Méténier change le prénom de la vieille Armandine, servante de Mauriat qu'elle a élevé, en Rosalie, beaucoup plus répandu dans la fiction et le théâtre du XIX^e – pensons à Rosalie Prudent et plus tard à la Rosalie de Max Maurey²⁹. Petchorine, serviteur de M^{me} Livitinof, «un adorable petit moujik de treize à quatorze ans au plus»³⁰ précise le roman, donne son nom à un domestique adulte dans la pièce, rôle de travesti muet, qui emprunte ses traits au majordome Svrigdanof. Il est intéressant de voir comment deux personnages secondaires sont ainsi fusionnés par les adaptateurs qui tendent vers une efficacité et une économie de moyens. Petchorine est présent comme une torchère inquiétante ou un eunuque prêt à tout pour protéger sa maîtresse.

²⁸ «Jolie comme elle est, on lui a prêté beaucoup de banquiers: on cite lord Chatey, le vieux marquis de Gordes et autres sexagénaires, ce qui lui a valu le nom de Lady Succession [...].», *Très Russe* [roman], p. 46.

²⁹ Rosalie Prudent, héroïne éponyme d'un conte de Maupassant (*Gil Blas*, 2 mars 1886) et Rosalie, héroïne d'une pièce de Max Maurey, créée le 20 avril 1900, sont toutes deux servantes.

³⁰ *Très Russe* [roman], p. 76.

Un ajout primordial demeure celui de Marpha, qui se substitue au personnage de la bonne Nitika, sosie de Sonia. Dans la pièce, elle représente le destin qu'elle prétend lire dans la main de sa maîtresse au lever du rideau :

LADY SORE

Enfin que vois-tu dans cette main ?

MARPHA

Du bien et du mal, des aventures, encore des aventures, même du sang... [...] La fin de sa seigneurie Lord Hildeby Sore, ne l'avais-je pas prédite, et la mort de Monsieur Wilkinson?... Vous savez bien que dans la steppe, nous autres paysans, lisons à livre ouvert les secrets de la vie³¹.

Mystérieuse, souvent désagréable, elle domine l'acte I, tire les ficelles et commente en aparté les agissements des prétendants de Sonia. Elle apprécie Mauriat.

MAURIAT, *vivement*.

Elle vous a parlé de moi?... Elle vous a dit quelque chose ?

MARPHA

Oh ! Madame ne rend de compte à personne (*à part*). Il m'intéresse moi, ce garçon³² !

Mi-entremetteuse, mi-diseuse de bonne aventure, Marpha introduit des pointes d'humour et d'ironie. Annonçant le drame puis s'éclipsant de l'espace scénique durant deux actes, elle reparait au dénouement comme pour assister à la réalisation de sa funeste prédiction. Indispensable, représentant la part d'ombre de sa maîtresse, elle porte en elle l'ambiguïté de la pièce, qui oscille entre comédie et mélodrame.

La même volonté de concentration dramatique est à l'œuvre dans le choix des épisodes du roman à conserver ou à retrancher. Pour des raisons pratiques qui tiennent à l'espace réduit du plateau mais aussi afin de resserrer l'action autour de l'héroïne, toutes les scènes d'extérieur – au village, à l'auberge, les promenades à cheval, la soirée chez Mauriat où se retrouvaient les Alexander – sont supprimées. De même, l'allusion à M^{me} Pingard et les métadiégèses, sauf celles qui viennent nourrir les discours des personnages. En revanche, Méténier, coutumier du fait, ajoute quelques réflexions antisémites, dans les

³¹ *Très Russe* [pièce], p. 177-178.

³² *Ibid.*, p. 191.

bouches de M^{me} Livitinof et de De Bois-Redon au début de l'acte III, alors qu'elles étaient absentes de *Très Russe* :

MADAME LIVITINOF

Et nous sommes condamnés toute la soirée à cette musique. Désolée, messieurs, mais mes voisins font danser ce soir.

HAREL

Les Nubergen ?

MADAME LIVITINOF

Oui, les banquiers juifs [...].

BOIS-REDON

[...] Ce sont ces gens si laids que vous m'avez montrés ce matin à l'église. [...]

MADAME LIVITINOF

Oh! ils sont très bien pensants, ils pratiquent presque. [...] M^{me} Nubergen est venue par deux fois elle-même [m'inviter à leur bal]... mais j'avais le plaisir de vous avoir ce soir et puis j'aurais eu peur d'y rencontrer mon bottier³³.

Ces remarques sont dans l'esprit de celles de la nouvelle « Holly Rodays » sur le « bon juif »³⁴ Bohaner, méprisé de tous mais prêtant sans cesse de l'argent aux aristocrates décaqués. Les épisodes maintenus sont des scènes à faire, comme l'évocation de la tour des Hogues et les discussions entre Mauriat et Sonia (acte I, scène 7 et III, scène 2), moments de tension dramatique.

La modification essentielle touche au dénouement. Dans le roman, Mauriat doutait de la nuit qu'il avait passée à Florence dans les bras de Sonia – peut-être de Nitika ? – après avoir possédé réellement M^{me} Livitinof à Yport. La belle Russe annonçait la proche venue de son mari et le poète prenait conscience de la rouerie de la courtisane qui lui avait donné « l'illusion de l'amour »³⁵.

Mauriat avait quitté le bras de la jeune femme ; tant de calcul le surpassait. Ainsi, là où il avait cru à un caprice, peut-être à une recrudescence, à un réveil d'ancien amour, là où il s'était donné tout entier, risquant sa vie, celle de Beaufrilan, prêt à un meurtre, jouant son

³³ *Ibid.*, p. 219-220.

³⁴ « Holly Rodays », p. 45.

³⁵ *Très Russe* [roman], p. 131.

avenir, elle avait apporté la réflexion, et les habilités d'une courtisane, préparant de longue main la sensation qu'elle avait fantaisie de s'offrir, arrêtant froidement et son jour et son heure, combinant, cuisinant les circonstances ; et, cette sensation, pour la rendre plus vive encore, elle l'avait raffinée, pimentée de dangers, de terreurs, de rivalités et de tout un aléa d'émotions imprévues, tout en se réservant d'en tenir le fil entre ses doigts³⁶.

La fin douce-amère devient dramatique dans la pièce. La violence et la démesure contenues dans le roman et annoncées par Marpha mènent au meurtre de De Bois-Redon par Mauriat. M^{me} Livitinof qui a fait souffrir Allain durant quinze jours se laisse aller sur le canapé quand paraît De Bois-Redon. Cette arrivée donne lieu à une altercation – paroles mais aussi gestes comme le précisent les didascalies – entre le poète et Sonia, De Bois-Redon n'ayant même pas le temps de prononcer un seul mot avant de mourir, exécuté froidement :

MAURIAT, *lui broyant les poignets*.

Allons donc... Tu as menti jusqu'à la dernière minute, sachant qu'il allait venir, tu croyais me désarmer en te livrant à moi, tu mentirais encore, si la terreur ne te tenait à la gorge... Cette fois, l'heure est sonnée, il paiera pour toi (*Il se lève, prend son revolver et ajuste*).

MADAME LIVITINOF

Allain, Allain (*elle essaie de se jeter devant lui pour arrêter son tir*).

MAURIAT

Arrière, ou je te tue comme lui (*il jette brutalement madame Livitinof sur le canapé et tire sur de Bois-Redon, demeure hésitant et l'oreille tendue au seuil du salon obscur. De Bois-Redon chancelle, fait quelques pas en avant et vient s'abattre au milieu du salon*)³⁷.

M^{me} Livitinof, prise à son propre piège, accuse le destin : « Il n'était pas mon amant, je te le jure !... Comment est-il ici. C'est une fatalité »³⁸. Mauriat a réussi à briser l'enchantement, le sort que constituait l'amour de Sonia, réduite à ramper comme l'un de ses lévriers au pied de son amant comme l'indique l'une des didascalies finales : « *Se traînant par les genoux, cramponnée aux mains de Mauriat* »³⁹. La pièce présente donc un tragique moderne, proche du fait divers, et

³⁶ *Ibid.*, p. 130.

³⁷ *Très Russe* [pièce], p. 240-241.

³⁸ *Ibid.*, p. 241.

³⁹ *Ibid.*

rend un instant à Mauriat sa dignité d'homme, et sa liberté alors même que son acte le condamne à être mis à l'écart de la société. La réplique finale sonne alors comme l'aveu d'une conscience délivrée du désir, poison que Sonia avait dilué de ses baisers :

MAURIAT, *aux gens accourus*.

Qu'on prévienne la justice, c'est moi qui ai tué cet homme⁴⁰ !

La femme fatale a fait son œuvre et la pièce, faisant fi de la bienséance – un assassinat a lieu sur scène –, se termine dans le sang. Ne nous y trompons pas, ce drame pré-grand-guignolesque, aux passages réalistes, est une réécriture de Molière.

UNE RÉÉCRITURE FIN DE SIÈCLE DU *MISANTHROPE*

La pièce *Très Russe* est plus qu'une banale adaptation du roman. Elle accentue les allusions à Célimène et les étend à la pièce tout entière afin de constituer un *Misanthrope* moderne. Plusieurs éléments nous autorisent à étudier l'intrigue à travers le prisme de la comédie moliéresque. Lors d'une conversation entre Harel et Mauriat, dans la deuxième partie du roman, le poète rappelle les griefs faits à M^{me} Livitinof et la réplique de Célimène acte II, scène 1 du *Misanthrope* :

— Tu lui as reproché Beaufrilan. [...] Et elle t'a répondu ?

— Que je devenais fou, qu'elle n'entendait pas s'enterrer vive, que Beaufrilan l'amusait, qu'elle comptait ne me sacrifier personne, et que si ses connaissances, à elle, avaient le don de me déplaire, je n'avais qu'à lui présenter mes amis.

— *Des amants, que je fais, me rendez-vous coupable ?*

Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable,

Et, lorsque pour me voir ils font de doux efforts,

Dois-je prendre un bâton et les mettre dehors ?

— C'est du pur Molière... Oh ! la dame a du style [...]!⁴¹

Bien sûr, la pièce de Molière, créée en 1666, 220 ans avant le roman de Lorrain, est en cinq actes et en vers mais l'intrigue n'est pas très éloignée des préoccupations contemporaines de *Très Russe*. Comme Célimène, Lady Sore est une jeune veuve coquette, entourée d'une

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ *Très Russe* [roman], p. 74-75.

foule de prétendants qui se disputent ses faveurs. Mauriat dit d'elle à Marpha :

MAURIAT

[...] Et alors, elle possède l'âme la plus froide, la plus féroce, la plus coquette, la plus savamment perverse, puisqu'à tous, à ce bellâtre italien, à ce Dom Juan fourbu, comme à moi qui l'aime... elle fait le même accueil⁴².

Célimène est sommée par Alceste de choisir entre Oronte et lui, tout comme Mauriat souhaite que Sonia élise définitivement De Bois-Redon ou lui-même. On a souvent reproché au *Misanthrope* d'être une pièce statique sans véritable action. Le même défaut peut s'appliquer à *Très Russe* où les personnages assis sur des canapés discutent « sous un lustre » si l'on excepte le dénouement mélodramatique voire sénéquiste.

L'examen des deux listes de personnages laisse apparaître de curieuses similitudes. Malgré le changement de lieu, l'Italie, et le lever de rideau sur deux femmes, Marpha et sa maîtresse, tout l'acte initial est fortement inspiré de la comédie de Molière. Mauriat, nouvel Alceste, malade d'amour, de désir et de jalousie pour Sonia/Célimène, a pour ami Harel, sorte de Philinte qui tente à plusieurs reprises de tempérer son caractère passionné. L'amour qu'il porte à Sonia rend le nouvel atrabilaire irascible et agressif envers son ami.

MAURIAT

Après tout, jouons cartes sur table, j'aime les situations nettes. Que me veux-tu ? Pourquoi m'espionnes-tu ? (*mouvement d'Harel, Mauriat reprend sa lettre et lit*) « Madame Livitinof voudra-t-elle me laisser une heure des journées que tu lui consacres ». (*repoussant la lettre*). Parole d'honneur, on dirait que tu es jaloux.

HAREL

Ah ! nous y voilà donc. C'est justement de M^{me} Livitinof qu'il s'agit. Voyons, Allain, ne te fâche pas, assieds-toi et écoute-moi cinq minutes [...]. Je ne suis pas ton frère, ni ton père, mais je suis ton ami et un ami de vingt ans. Eh bien ! j'ai quelque chose sur le cœur qui me pèse, qui me chagrine et que j'ai besoin de te dire. [...] Depuis quinze jours que tu vis hypnotisé par elle [...], tu es la fable du pays... [...] Enfin, l'on jase et je souffre d'avoir à te défendre⁴³.

⁴² *Très Russe* [pièce], p. 190.

⁴³ *Ibid.*, p. 198.

Cet «ami rare»⁴⁴ n'est pas sensible au charme de M^{me} Livitinof, contrairement à Philinte qui apprécie Célimène. Ses entrevues avec Allain Mauriat sont l'occasion de mettre en garde l'amoureux contre la mante religieuse Sonia.

Le Prince Peppino est un Oronte fin de siècle. Acte I, scène 2, en l'absence de Sonia, il impose à Marpha puis au marquis de Gordes la lecture de son sonnet qui ne peut que rappeler celui de l'important moliéresque :

LE PRINCE

[...] J'avais justement fait en pensant à elle... un petit sonnet... (*Il tire de son porte-feuille un étui blasonné, qu'il ouvre et dont il sort un rouleau de satin blanc qu'il déroule*). Ah! le voici... il est terza rima... très rare... et imprimé à l'encre d'or sur satin de Chine... Touchez! et je vais vous lire...

La neige en fleurs des lys et la pourpre des roses
Se fondent, délicate et divine beauté,
Dans votre chair de femme et c'est la volupté
Qui traça l'arc errant de vos lèvres mi-closes.
Des blondeurs, des roseurs...

MARPHA, *ironique, l'interrompant.*

Madame sera bien heureuse ?

LE PRINCE, *ravi, repliant le sonnet.*

Vous croyez...⁴⁵

Personnage comique, le prince Peppino, aristocrate décafé et décalé, fait rire par son accent italien, sa crédulité, sa sottise prétention – «Nous autres Italiens... nous savons ce qui plaît aux femmes»⁴⁶ – et la médiocrité de ses vers. Le marquis de Gordes et lui n'ont rien à envier à Acaste et Clitandre, petits marquis qui font le siège de l'antichambre de Célimène. Les jeux de scène et les gestes de Marpha au marquis afin de se débarrasser de Peppino – «*Marpha met un doigt sur les lèvres en secouant la tête, et en désignant le prince*»⁴⁷ – contribuent au comique de situation. Le ton varie d'une scène à l'autre.

⁴⁴ *Très Russe* [roman], p. 96.

⁴⁵ *Très Russe* [pièce], p. 182-183.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 183.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 184.

Comme dans *Le Misanthrope*, Mauriat/Alceste se lamente et enrage de ne pouvoir rencontrer Sonia/Célimène seul à seule. Énervé à l'extrême, Acte II, scène 1, il rabroue Rosalie, femme âgée qui l'a vu naître, et la congédie, souffre atrocement, ne supporte personne et s'en reprend dans un bref monologue délibératif avant l'arrivée de Harel :

MAURIAT, *il tombe accablé sur un fauteuil.*

Et je maltraite cette fille maintenant, ma pauvre Rosalie, ce dévouement... j'en suis là... et tout cela pour cette femme... Mais qu'est-ce qu'elle m'a mis dans le sang et de quelle race est-elle donc... Qu'est-ce qu'elle est venue faire ici ! Et pourquoi l'ai-je revue...⁴⁸

Le héros se brouille avec De Bois-Redon, autre fâcheux qui hérite des défauts des petits marquis du Grand Siècle. Mauriat le provoque en duel :

MAURIAT, *provocant.*

Monsieur de Bois-Redon, qui vous reste ce soir, se fera un plaisir de vous y conduire.

BOIS-REDON

Mais certainement... pourquoi ?

MAURIAT

Et si je vous le défendais ?

BOIS-REDON

Me le défendre ?... Mais c'est un défi ?

MAURIAT

Comme il vous plaira de l'interpréter... je suis à vos ordres, monsieur ?

BOIS-REDON

Moi, aux vôtres, monsieur !

*(ils font mine de sortir)*⁴⁹

La fin du *Misanthrope* de Molière annonce le départ d'Alceste, qui préfère à l'hypocrisie de la cour et des salons le « désert » de la

⁴⁸ *Ibid.*, p. 197.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 233.

campagne. Lorsque le rideau tombe, Mauriat s'est retranché de la communauté des hommes en tuant De Bois-Redon. Lorrain substitue à la mort sociale et symbolique du héros du XVII^e siècle, la mort réelle et brutale qui attend le poète homicide. On reconnaît là le goût du sang et du fait divers des deux adaptateurs.

Il n'est donc pas abusif de considérer *Très Russe* comme une réécriture du *Misanthrope*. Pas d'Arsinoé, ni d'Éliante, mais une Marpha, sorcière inquiétante, sorte de Tartuffe femelle. Pas de versification dans une pièce au style plutôt relâché pour coller à la réalité contemporaine mais non dépourvue de morceaux poétiques insérés. Dans sa pièce, Lorrain offre un portrait de son siècle.

Adapter le roman *Très Russe* était une gageure car l'œuvre narrative inclassable ne se prêtait pas vraiment à sa mise en scène. La pièce ne rencontra pas un franc succès et n'est pas mentionnée dans l'*Almanach des Spectacles* pour l'année 1893. Le Théâtre de la Bodinière n'était pas un grand théâtre et la pièce écrite en collaboration ne trouva apparemment pas son public. Si Oscar Méténier tira pourtant le meilleur parti du roman, l'œuvre scénique renvoyait sans doute trop le public aux travers de sa propre époque. Sous une structure classique – trois actes –, la pièce présentait un mélange de tons – comique, tragique, dramatique – déconcertant. Elle peut être à la fois considérée comme une réécriture du *Misanthrope* de Molière, une tentative originale d'adapter un roman à travers le prisme d'une comédie classique, et comme un prototype des pièces que Méténier donnera au Grand-Guignol. *Très Russe* est à ce titre une curiosité, une espèce de bibelot au décor suranné mais dont la facture serait d'une extrême modernité. Une comédie classique pervertie à l'image de M^{me} Livitinof, héroïne perverse.

N.B.